

L'état des lieux 10

Je commence à perdre mes formes. Dehors, ça y est, les arbres perdent leurs feuilles et moi, je perds mes formes. Au début, c'était juste un pressentiment. J'ai voulu en avoir le cœur net. Alors, ce matin, avant l'arrivée des filles, j'ai demandé à Zohra de m'apporter un miroir et ce que je sentais, je l'ai vu : mon menton se noie dans la chair de mon cou. Pas encore tout à fait, bien sûr, mais il commence. On voit sa trajectoire. On l'anticipe. Plus bas, ma poitrine se confondra avec mon ventre, mon postérieur disparaîtra sous l'accumulation et la lourdeur des bourrelets. Mes formes disparaissent, elles ne sont plus segmentées. Les jointures s'effacent, les pliures des articulations. Je ne les utilise plus beaucoup. Le squelette est loin, insoupçonnable. Je deviens floue, abstraite. Les signes de ma féminité s'estompent. Je vais devenir une masse neutre. Je n'aime pas ça ! Comment susciter le désir ? Je sais que c'est l'hypertrophie de ma féminité qui excite Antoine, mon trop de seins, de fesses, de cuisses. Mais si on ne distingue plus les fesses des

cuisse, le ventre des seins? J'ai demandé à Zohra ce qu'elle en pense. Elle m'a dit :

– Y a rien à faire, c'est la quarantaine, mademoiselle. D'autres commencent à avoir des rides, la peau qui tombe. Regardez-moi, je suis de celles-là. Mais Dieu soit loué, vous en êtes préservée. Le temps ne marquera jamais votre peau.

– Mais Zohra, c'est laid! Tant que mon corps raconte quelque chose de ma féminité, tant que je peux incarner le désir d'Antoine, je me sens belle, en quelque sorte, en tout cas, je ne me pose pas la question... mais si tout ce qui est désirable s'efface... si la chair n'incarne plus rien, n'est plus que chair, rien d'autre... je m'inquiète!

– Mais c'est comme ça, mademoiselle. Chez nous, on dit qu'en vieillissant, on devient chèvre ou on devient vache.

– Oui. Peut-être que je préfère vache, malgré tout.

– Moi aussi, je préférerais. Mais, en fin de compte, vous voyez, on a pas le choix.

Dépucelage

De temps à autre une grande Mercedes grise s'arrêtait devant le lycée. En sortant des cours, Adèle allait vers la voiture, saluait le conducteur d'un petit signe de la main, puis s'y engouffrait côté passager. Pour les autres élèves, la situation était claire : Adèle, la Parisienne, l'exotique Adèle, Adèle avec ses rondeurs précoces, avait un amoureux adulte, un homme, évidemment. Déjà que les élèves mâles s'étaient montrés timides, à présent plus aucun n'osait l'approcher. C'est ainsi qu'Adèle se retrouva encore vierge pour son dix-septième anniversaire, alors que les autres filles enchaînaient flirts et histoires d'amour et se confiaient à elle comme à une femme expérimentée. Adèle apprit des tas de choses sur les premières expériences sexuelles. Riche de toutes ces connaissances, elle se sentait parée à vivre au mieux ce qui devait inéluctablement arriver un jour ou l'autre, mais ne savait comment s'y prendre. Elle trouva que cette mise en route commençait à tarder, que si elle ratait l'entrée en matière maintenant, elle

en serait peut-être privée à tout jamais. Elle s'en ouvrit à Mamoune.

Lors du dîner d'anniversaire qu'elles passaient en tête-à-tête dans le seul restaurant chinois de la ville, elle lui confia son inquiétude.

– À mon âge, je dois être la dernière vierge du lycée.

Mamoune compatissait. Effectivement ça ne pouvait pas durer.

– Je n'étais pas encore majeure moi, la première fois, mais c'était plutôt hors du commun, à l'époque! Alors que maintenant les filles sont plus précoces. Surtout toi, mon cœur! Et puis vous êtes tellement plus libres aujourd'hui! Nous on tombait enceintes tout le temps! Du coup fallait se marier. Faut profiter de la liberté que vous avez! Qui est-ce qui te plairait?

Adèle réfléchissait. Elle n'avait d'attirance pour personne en particulier, ce qui lui laissait le choix. D'après tout ce qu'elle savait des garçons de sa classe, ils lui parurent bien incompetents. Pour une première exploration, quelqu'un d'un peu expérimenté semblait plus apte à faire découvrir le plaisir. Il serait moins débordé par ses propres sensations. Là aussi, Mamoune acquiesça.

– Il te faut un homme plus âgé, bien sûr. Un qui sache s'y prendre, qui ait de l'expérience.

– Pas trop âgé! Je n'aime pas.

– C'est quoi trop âgé pour toi?

Mamoune rigolait.

– Il n'y a pas d'âge, tu sais?

– J'aime bien Baptiste.

– Baptiste? Ton cousin? C’est lui que tu veux?

– ...

– Très bon choix! Je vais t’arranger ça, ma chouette. Rien de plus simple. Juste une question d’organisation. Je m’en charge. Baptiste! Mais bien sûr! Très beau garçon! Tu sais quoi? J’ai déjà une petite idée. On va lui tendre un piège!

Agnès était excitée comme si elle organisait son propre dépuçelage. Elle rigolait, tirait sur sa cigarette et ses mains avec leurs taches brunes dansaient devant Adèle. Celle-ci n’aurait rien à faire, Mamoune s’occuperait de tout : l’ambiance, les bougies. Elle soignerait le moindre détail. Et puis le reste viendrait tout seul, avec ce qu’elle dégageait, Adèle, il n’y aurait aucun souci.

– Je m’éclipserai et voilà! On ne dit rien à personne, d’accord? Demain Raymond peut venir te chercher à l’école. Il passe la soirée à la maison. Il a dit à sa femme qu’il partait pour un rendez-vous à Francfort. Tu ne lui dis rien de notre petit plan, hein?

Le lendemain, après être allé chercher Adèle au lycée avec sa grosse Mercedes grise, Raymond dîna avec Agnès et Adèle dans la petite cuisine de l’appartement. Puis Adèle alla dormir sur le canapé du salon, comme à chaque fois que Raymond passait la nuit chez Agnès. La porte du salon fermait, mais celle de la chambre était coincée par des tas de linge et de vêtements poussiéreux et restait donc entrouverte. Adèle alluma la petite radio. ... *there’s not a soul out there/ no one to hear my prayer/ gimme, gimme, gimme*

a man after midnight/ won't somebody help me chase these shadows away/ gimme, gimme, gimme... Elle la posa à côté de son oreiller, contre le mur et monta le volume : ... *take me through the darkness to the break of the day...* Mais bien qu'elle se colla l'oreille au haut-parleur, elle perçut, de l'autre côté de la cloison, du mouvement, des rires, des voix, du souffle. Elle était gênée, sans savoir au juste ce qu'elle entendait. Elle imaginait Mamoune en bas noirs et porte-jarretelles, les seins débordant d'un soutien-gorge noir, telle qu'elle l'avait vue sur des photos, trouvées en fouillant dans un tiroir. Celles-ci avaient été rangées à part, dans un petit carton. Elles étaient commentées au dos. « Ta sauvagienne lubrique » « Prends-moi ! »... Adèle avait observé une vague ressemblance avec des stars de cinéma italien, mais comme un peu déformée ; le corps moins net, des plis là où elle ne s'y attendait pas, des débordements, le maquillage trop lourd, les jambes trop courtes pour la pose alanguie. Ces photos l'avaient gênée, pourtant elle les avait regardées toutes. Elle s'était appliquée à les replacer dans la boîte, au même endroit, sous le même tas de photos anodines, en essayant de se rappeler exactement l'ordre dans lequel elles se trouvaient. Elle aurait aimé ne les avoir jamais vues, car à présent, seule sur le canapé, ces images s'imposaient. Elles se mouvaient aussi, Mamoune y minaudait, la bouche trop rouge, se tortillait, envoyait des baisers vers l'objectif, se passait la langue sur les lèvres et Adèle avait beau monter encore le volume de sa radio, Mamoune n'arrêtait

pas. Elle s'attrapait les deux seins pour les malaxer l'un contre l'autre. Les yeux grands ouverts dans le noir, elle la voyait, les yeux fermés, elle la voyait toujours. Adèle dut allumer la lumière. La vraie Mamoune se tenait dans l'embrasure de la porte en robe de chambre soyeuse, pieds nus aux ongles vermillon, les cheveux ébouriffés avec du noir qui avait barbouillé le dessous de ses yeux.

– Non mais, tu peux baisser un peu ta radio, non? J't'ai appelée trois, quatre fois! Tu n'entends plus rien! Tu sais quelle heure il est? On veut dormir, nous!

Une année passa avant qu'Adèle puisse revenir chez Simone, à condition de n'être plus jamais seule. Simone avait mis de l'eau dans son vin, mais surveillait Adèle avec méfiance. Baptiste avait commencé l'école hôtelière après son baccalauréat et Bertrand était parti au service militaire. Puis il s'était essayé à plein de choses sans pouvoir se fixer. Mamoune disait de lui que c'était un artiste. Baptiste avait déménagé en ville. Il avait une petite amie avec qui il comptait s'installer. Mamoune l'invita pour les vacances d'hiver, la deuxième semaine. Il passerait Noël dans sa famille, puis viendrait quelques jours à Mulhouse, passer le nouvel an chez sa grand-mère et sa cousine. Il accepta. De toute évidence, il aimait bien Adèle. De là à imaginer que quelque chose puisse réellement exister entre eux, il y avait une enjambée que Mamoune les aida à franchir.

Au préalable, elle prit rendez-vous pour Adèle chez son gynécologue. Quand elles furent assises face à lui, devant son grand bureau, Mamoune lui demanda de prescrire la pilule à Adèle. Ce serait la solution la plus simple. Le médecin demanda pourquoi et Mamoune répondit qu'Adèle avait un petit ami et qu'elle ne voulait pas qu'elle tombe enceinte.

– Est-ce que vous êtes vierge, mademoiselle ?

– Oui.

– Et vous comptez avoir des rapports sexuels avec votre ami ?

– Oui, je crois.

– C'est lui qui demande ?

– Non, pas vraiment. Je ne sais pas.

– Docteur, c'est plus pour me rassurer, moi. Ils le feront quand ils voudront, mais en toute sécurité. Alors qu'en ce moment, on ne sait pas ce qui pourrait arriver ! C'est quand même plus dur de gérer après, une grossesse, avec tout ce que ça comporte. Vous comprenez ? fit-elle avec un clin d'œil.

– Je comprends.

Après avoir ausculté Adèle, il lui prescrivit la pilule. Mamoune lui raconta plus tard que ce médecin l'avait sortie de plusieurs mauvaises passes, même quand c'était encore défendu et elle répéta qu'Adèle avait bien de la chance, qu'il fallait profiter de cette liberté d'aujourd'hui et qu'elle, finalement, en profitait un peu, sur le tard. Enfin, pas de la pilule, mais de la liberté ! La pilule, ça lui aurait évité bien des galères ! Des galères et des mauvaises passes, elle en parlait

avec sa meilleure amie italienne, Gina. De temps en temps, Adèle et Agnès venaient prendre le thé ou le café chez elle. Les sujets récurrents étaient les hommes et les avortements.

– On a bien failli y passer. Et pas qu’une fois, hein, Agnès?

– M’en parle pas. Alors justement avec le Schloss... on l’a vu là, avec Adèle... il m’a fait ça une fois comme un boucher. Il était pressé et j’ai saigné, comme c’est pas permis. Je ne sais même pas comment je suis rentrée. J’ai dû y retourner, dès le lendemain et là, il a commencé à baliser. Ça a mis plusieurs jours à se calmer, les saignements. Il est même venu me voir chez moi. Il fallait surtout que ça s’arrête de saigner. J’étais toute faible. Je me rappelle; j’ai prétexté une grippe au boulot.

– Il a été sur la sellette à un moment donné, tu sais. Il y a une patiente qui a failli mourir. Elle a été amenée en urgence à l’hôpital et là, elle a dit qui c’était. Il a été couvert, mais il risquait gros.

Et Adèle mangeait son gâteau, buvait son chocolat.

– Combien de fois, Mamoune?

– Je ne sais plus, moi. Tu sais, on n’avait rien et toujours la peur au ventre de tomber enceinte. Mais quand tu es sensuelle, que tu as des désirs, tu prenais le risque, voilà. Les uns et les autres. Les faiseuses d’anges, les médecins et nous. Je te souhaite de ne jamais avoir à vivre ça. On essayait nous-mêmes aussi, mais c’était pire. Des décoctions, des aiguilles à tricoter. On faisait n’importe quoi, à s’enfoncer des trucs

dans le sexe, à se donner des coups dans le ventre. Et Schloss nous disait qu'il valait mieux venir tout de suite et ne rien tenter par nous-mêmes. Mais parfois aussi on n'avait pas les sous. Il n'a pas fait ça que par altruisme, le Schloss, il s'est sacrément enrichi. C'est toujours la même chose, quand t'avais des sous c'était plus facile. Pauvre et en cloque, c'était le pire.

– Maintenant il est vieux, mais plus jeune, il était aussi prêt à d'autres arrangements.

– Ah bon! Il t'a fait des avances?

– Oui, une fois, mais j'avais la somme nécessaire, alors, on est tombés d'accord.

– Moi, il ne m'a jamais fait de propositions malhonnêtes.

– T'étais pas son type de femme! Trop maigre!

– Ah ben, j'te remercie!

Puis elles reparlaient des hommes, des autres, des anciens et des présents. Adèle commença à s'ennuyer.

Le lendemain matin, dans la salle de bains Adèle jeta la première petite pilule dans les toilettes et tira la chasse. Elle refusait toute intrusion médicale dans son corps, même chimique. Elle avait l'intuition qu'elle aurait prise sur son corps, qu'aucun enfant ne naîtrait d'elle et que même si des enfants venaient à exister, elle saurait les retenir. Ils resteraient invisibles. Tous les matins, après le pipi matinal, elle jettera, consciencieusement, la pilule quotidienne, pour ne pas inquiéter Mamoune. La plaquette restait sur la tablette, au-dessus du lavabo et rythmait le temps qui

s'écoulait, l'aluminium percé, le plastique enfoncé, jour après jour et puis, la plaquette vide fut remplacée par une nouvelle et ainsi de suite. Adèle n'avalait pas une seule de ces petites pilules roses.

Noël passa et Baptiste arriva. Mamoune leur proposa le salon pour dormir. Il n'y avait que deux pièces et il était logique qu'ils puissent s'en partager une, cousin-cousine ; Adèle sur le canapé et Baptiste dans son sac de couchage au sol. Quelques nuits de ce traitement de promiscuité, sous-tendues par le désir d'Adèle qui la rendait insomniaque, se tournant, se retournant, agacée sous ses couvertures, et ils seraient à point. Le bruit des remous de ce corps, de la peau contre les draps, de l'étoffe froissée de sa chemise de nuit sur son épiderme, rendait Baptiste nerveux à son tour et, malgré lui, il lui envoyait des signaux qui montraient qu'il ne dormait pas, qu'il l'entendait, que son corps avait des impatiences. La pièce se chargeait d'électricité, amplifiant les bruits les plus infimes. Il fermait les yeux et voyait de la chair, des vagues de chair, du ventre, des rondeurs en mouvement, du ballonnement, alors il ouvrait les yeux et regardait le noir. Mamoune voyant leurs yeux cernés et brillants au petit déjeuner savait qu'ils étaient mûrs. Le soir du nouvel an elle ouvrit une bouteille de champagne. Baptiste demanda s'ils ne fêtaient la nouvelle année que tous les trois et Mamoune répondit, mystérieuse :

– Vous allez même fêter ça que tous les deux ! J'ai eu une invitation de dernière minute de la part d'un

admirateur. Je ne manquerais ça à aucun prix. Désolée. Je vais vous laisser dans pas longtemps. Je vous ressers un verre?

Ne plus être seule à seule avec son corps, l'avoir montré, partagé, c'était ça perdre sa virginité. Il appartenait tout à coup aussi à quelqu'un d'autre. C'est comme si elle n'en avait plus eu l'exclusivité. Elle avait ouvert à jamais son intimité à un autre. Il avait joui d'elle et c'était bon. Elle avait laissé faire, laissé son corps aller à la rencontre, débordant, et Baptiste avait su l'accueillir, le contenir dans ses mains, s'y imposer et l'introduire. Il s'y était frayé un chemin, un chemin exigü. Il avait agi avec habileté et finesse, malgré l'impétuosité de son désir. Elle n'avait pas bien saisi la fin de l'opération, mais elle était ravie et se dit que tout cela était très prometteur. Elle n'avait pas joui comme quand elle se caressait, mais elle ne l'avait pas non plus espéré, sachant par les récits de ses camarades que cela n'était pas au premier rendez-vous. Le plaisir était ailleurs, dans la nouveauté de l'autre.

Un peu plus tard, ils avaient remis ça, comme un écho à la première fois, trop rapproché pour être différent, un peu précipité par peur d'être surpris.

– Et si elle rentre? avait chuchoté Baptiste, alors qu'il avait senti la petite main potelée et chaude d'Adèle sur son sexe.

Ensuite ils s'étaient endormis tels quels, pêle-mêle. Au petit matin, le bruit de la porte d'entrée les avait

réveillés, Baptiste avait glissé du lit pour s'enfiler dans son sac de couchage et Adèle avait tiré la couverture jusqu'au menton. Elle était heureuse de son choix et se rendormit profondément.

Le lendemain, elle eut du mal à s'asseoir, à serrer les cuisses. Elle se déplaçait les jambes légèrement écartées et son nouvel état lui parut merveilleusement concret. Il s'imposait, ne se laissait pas oublier. Baptiste dut repartir le soir, comme prévu. Ils ne se retrouvèrent plus une seconde seuls et même s'ils se regardaient avec des sourires complices, ils ne firent jamais allusion à ce qui s'était passé la veille. À la gare, ils s'embrassèrent chastement sur chaque joue et Baptiste regagna Strasbourg. Mamoune lui souhaita un bon voyage et lui dit qu'elle avait été très heureuse de le voir chez elle, en dehors du contexte familial, qu'elle était bien triste de ne pas pouvoir inviter tout le monde en même temps, mais, il l'avait bien vu, son appartement était vraiment très petit. Puis il dut monter dans le train. Il rejoindrait sa petite amie à Strasbourg où il était prévu qu'il se mette à chercher un appartement commun.

– Salue-la bien de ma part, cria Mamoune vers la fenêtre par laquelle il s'était penché.

Adèle était un peu en retrait et Baptiste essayait d'attraper son regard. Elle avait l'air d'une toute petite fille dans son corps de femme presque trop grand pour elle. Quand le train se mit en marche, il eut envie d'elle, encore, et se dit à ce moment précis qu'il aurait toujours envie d'elle, toute sa vie. Elle ferait

maintenant partie de sa vie secrète. Cela n'aurait pas de conséquences dans sa vraie vie, elle traverserait juste ses rêves de temps à autre, les éveillés et les endormis.

– Alors? demanda Mamoune à Adèle, une fois qu'elles se furent assises devant le repas du soir. C'était bien?

– Oui, je pense.

– Voilà une bonne chose de faite! Il sait qu'il t'a dépuclée?

– Je ne le lui ai pas dit.

– Tu as eu mal?

– Je n'ai pas envie d'en parler.

Mamoune se vexa un peu, pinça ses lèvres rouges et se concentra sur le beurre qu'elle étalait sur sa tranche de pain.

– Ça y est, les hommes viennent foutre la merde! Ne te laisse jamais influencer, Adèle. Pour Annabelle, ça s'est passé exactement comme ça. Les hommes l'ont montée contre moi et maintenant elle n'a plus que des reproches à mon égard. Ton père n'a pas été en reste, puis maintenant c'est l'Anglais, là. Mais toi, tu es plus forte.

– Il est hollandais!

– C'est lui qui parle mal de moi. Comme Paul pour Simone. C'est les hommes qui m'ont éloignée de mes filles. Et elles, elles laissent faire. Mais toi tu n'es pas pareille. T'es mon amour.

– Je vais me coucher.

Et Adèle reprit sa place dans le grand lit de sa grand-mère.

Après cette première expérience, son corps accéléra son développement comme s'il voulait aller à la rencontre des hommes, s'avancer vers leurs mains, leurs ventres, sans qu'elle ait à se déplacer d'un iota. Son corps s'amplifiait pour la devancer, accompagné de mélopées voluptueuses, entendues par elle seule. Baptiste avait ouvert une brèche qui ne se refermerait plus. Rien n'est plus attirant que cette disponibilité, ce possible, cet appel de désir. Les garçons dépassaient leur crainte de ne pas être à la hauteur et les hommes pressentaient le plaisir; celui d'être accueillis avec gourmandise, une envie de goûter, de se rassasier. À présent, les jeunes hommes, et quelques moins jeunes, se proposaient et elle put approfondir son exploration du plaisir jusqu'à l'orgasme avec et par l'autre; même si ce n'était pas le seul but recherché, c'en était une composante non négligeable.

Baptiste lui envoyait des lettres où il lui parlait sans détour de son envie d'elle, de son sexe qui bandait quand il lui écrivait, il lui disait qu'il la désirait, qu'il rêvait d'elle, qu'il faisait des rêves érotiques et humides. Un an après, il se maria avec la jeune fille qu'il fréquentait depuis plusieurs années. Adèle, Mamoune et Annabelle-Batshéva furent invitées au mariage. Cette dernière ne vint pas. Lors de la fête, au fond du jardin, loin des invités, Baptiste et Adèle s'embrassèrent et se caressèrent un peu, mais jamais plus ils ne firent l'amour ensemble.